

Le journal intime



Premières et dernières pages
signées
Marie-Ève Boyer

Avec la collaboration et la complicité de
Patrick Desbiens
Sophie Martin
Danielle Aubut
du collectif *Les Mots Dînent*

XIX^e course à relais — Hiver 2024
*Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)*

Depuis des années, religieusement, jour après jour, j'écris dans mon journal. Parce qu'un jour je serai vieux, peut-être sénile, et j'oublierai sans doute des petits bouts de ce qu'aura été ma vie. Du moins, c'est ce que je me dis chaque fois que j'écris.

Je me rappelle souvent le temps de ma jeunesse où il m'était permis de rêver, d'aimer, où mon cœur me permettait encore de profiter de la vie. Mais aujourd'hui, mon cœur est fatigué. Il ne me reste que des souvenirs à ressasser, bons et mauvais, pour passer mes journées. Je n'aurais jamais pensé qu'un jour j'en serais rendu à me bercer sur mon balcon en regardant les gens passer. C'est tout de même un divertissement exquis : les regarder, s'imaginer leurs vies, se faire des scénarios. Je fabule sur où ils vont, ce qu'ils s'appêtent à faire, ce qu'ils vivent intérieurement.

Justement, Bianca passera bientôt. Avec son cellulaire collé sur l'oreille, son café dans une main, sa mallette dans l'autre, et qui court après l'autobus, qu'elle va rater comme c'est le cas un matin sur deux... Bon qu'est-ce que je disais... Pauvre jeune fille, encore un matin à bougonner. Je te dis que ça ne doit pas être le fun d'être pressée d'même.

C'est ça qui est bien quand on vieillit, c'est comme si le temps ne nous affecte plus autant. Parfois, on voudrait qu'il passe plus vite, mais des fois, plus souvent qu'autrement en fait, on apprécie le temps qui passe. Mais c'est vrai que souvent j'aimerais retrouver mon agilité d'autrefois, ma fougue et mon arrogance. Mais j'aime bien la sagesse que les années m'ont apportée aussi.

Bruno ne devrait pas tarder. Ce jeune garçon est réglé comme une horloge. Ses parents sont déménagés dans le quartier depuis quelques années et tous les jours, à 8 h 15 tapant, Bruno passe devant la maison en me regardant, et il me fait un geste distrait de la main pour me saluer. Avant, il marchait avec ses parents jusqu'à l'arrêt d'autobus au coin, mais il a bien vieilli le petit. Aujourd'hui, il devrait avoir environ 15 ans. Je me rappelle : à 15 ans, il y a longtemps que je faisais mon propre chemin, un peu tortueux mais mon chemin quand même. 8 h 15... Bruno marche main dans la main avec une jeune fille que je ne connais pas. Tiens, tiens... Bravo mon gars. J'espère que tu la traiteras avec respect. Si tu savais comme c'est précieux comme moment, comme sentiment. Les jeunes aujourd'hui sont tellement individualistes qu'ils en oublient la base de tout : le respect de l'autre. À cheval entre la génération Z et la génération Alpha, cette génération est née avec un téléphone dans la main.

Ils n'ont aucune idée de comment créer une relation autre qu'avec une photo derrière laquelle ils ne savent même pas s'il existe quelqu'un. Cependant, je peux dire que je suis fier de Bruno qui, aujourd'hui, me fait dire que je me suis peut-être un peu trompé.

C'est certain que chacune des générations a son propre vécu mais en même temps, ce qui les forment, ce qui fait qu'elles sont ce qu'elles sont et les malheurs qu'elles doivent surmonter se ressemblent jusqu'à un certain point. Les guerres sont différentes mais leur fondement sont souvent les mêmes. Le mal-être de chaque génération est souvent le même, l'amour, l'argent, le pouvoir, la peur et le sexe... Finalement, plus ça change, plus c'est pareil. Bon, je m'emporte encore. Faut que j'apprenne à me calmer un peu. On jurerait que je suis un vieux radoteux. Finalement c'est peut-être ça, être vieux : se rappeler les souvenirs et en faire profiter les autres. Mais ce n'est pas tout, j'ai ma journée qui m'attend...

Cher journal,

Amanda Luis – 20 000 \$ - 452, avenue du Parc – 10 h 00

Pierre Lemaître – 100 000 \$ - 1 200, boulevard St-Joseph – 14 h 15

Justine Marcoux – 50 000 \$ - 8 000, rue Gouin – Avertissement – 20 h 00

Une autre bonne journée à faire le bien autour de moi. Les gens n'ont plus de respect.

Mon journal dans le coffre-fort, je peux maintenant relaxer. Ouvrant le système de son sur *Parla più piano* de Gianni Morandi, je prépare mes pâtes comme ma grand-mère me l'a si bien appris. Repas de roi pour le souverain que je suis. Je me trouve drôle et je m'esclaffe de rire. La fatigue, j'imagine...

Je m'installe à la table mais quelque chose ne va pas. Un mal-être m'envahit, un mauvais pressentiment... Un bruit et soudain.

Deuxième partie – *Patrick Desbiens*

Cher journal, tu es le seul intime à qui je peux me confier sur ce qui s'est passé aujourd'hui. Il est tard, je sais. Passé minuit. À cette heure, normalement, tu reposes sur le bord de ma fenêtre, ouvert sur les dernières pages de ma vie, où l'encre humide de mes griffonnages s'assèche et s'incruste.

Je t'explique. Aujourd'hui, je me suis enfin libérée de lui. J'ai foutu de la mort aux rats dans sa sauce tomate. Avant de partir, c'était plus fort que moi, je lui ai piqué de la came et une bouteille de whisky.

Alors tu comprends, il fallait que je dégrise avant de t'écrire. J'ai toujours été orgueilleuse de ma calligraphie et des petits dessins à l'aquarelle sur tes pages de gauche.

Tiens ici, je t'en fais un. Tout coloré de jaune, de rouge et de noir. Ça, c'est sa tête après ses derniers râlements, la gueule ouverte, avant que j'y enfonce à la louche son plat de pâtes. Ici, son chapeau de paille. Et là, en rouge, le reste de sauce que j'ai versée le long de sa poitrine et son gros ventre, avec un pointillé d'olives noires. Ça fait comme une cravate. Et encore un peu de rouge ici, sur les ongles. Il a l'air d'un vrai clown. J'aime le cirque.

Il m'a pourri la vie, cet enfoiré, avec sa came. Il m'a endettée, harcelée. Il m'aurait aussi abusée, s'il en avait été capable. Et je ne suis sûrement pas la seule. Il en avait des stocks à la maison. Tiens je te montre. C'était dans une armoire de chêne sculptée avec des teintes de bleu sur les moulures. À l'intérieur, un coffre-fort, plein de lingots de poudre, minutieusement empilés. Luisants, blancs, avec des reflets verts.

Avec le fric de la came, il jouait les bons samaritains. Le bon petit vieux, sage et généreux. L'aide aux sans-abris, les maisons de jeunes et même les centres de désintoxication. Les responsables de ces bonnes œuvres devaient bien se douter de quelque chose, mais ils préféraient fermer les yeux.

Surtout qu'il voulait qu'on l'appelle « mon Sugar Daddy ».

Un vrai salaud !

Je croyais que ma colère s'apaiserait. Maintenant j'ai peur. J'ai peur d'aller en prison. J'ai peur de te perdre. J'ai peur que tu me dénonces.

Encore un dernier dessin. Sans couleur. En noir et gris. C'est moi, quand je serai morte. Non, attends : une goutte de rouge sur le bras, et un peu de vert pour la veine.

Tiens, je te mets à ta place sur le bord de la fenêtre. Moi, je m'installe sur le tapis, à tes pieds. Je me prends une dernière dose. Adieu !

Mais qu'est-ce que ce bruit ?

Troisième partie – *Sophie Martin*

Je suis toujours là. Elle m'a tué, la salope, mais je ne suis pas parti pour un monde meilleur. Je reste là, dans la maison qui est la mienne depuis toujours, apparemment invisible à quiconque. Je le sais, parce que depuis plusieurs matins, Bruno passe devant chez moi en regardant la berçante que j'ai l'habitude d'occuper – que j'occupe toujours – mais il ne m'envoie pas la main. Je n'ai aucune idée de ce que je suis censé faire maintenant, alors je poursuis mes activités d'observation. Bianca, Bruno, vos trajets quotidiens continuent de me divertir.

Bianca, tu as réussi à attraper ton autobus ce matin. Tu me semblais moins tirée à quatre épingles que de coutume, et tu ne traînais pas ta sempiternelle mallette. Un oubli ? Bruno, mon gars, je t'ai vu houspiller ta petite amie ce matin – tu ne veux pas que je développe une mauvaise opinion de toi, jeune homme.

Dans mon ancienne vie, j'ai passé à tabac plus que ma part de petits fiers-à-bras qui ne traitaient pas bien leur douce. Quelques milliers de dollars, et je pouvais les amocher bien comme il le faut. J'étais le roi des rois, le mieux coté des tueurs à gage de la région. Tout le monde savait que pour un règlement de compte sans bavure, c'est avec moi qu'il fallait prendre contact.

La salope qui m'a fait la peau, ç'a d'abord été une cliente. Je lui ai tabassé son copain violent, puis je l'ai prise sous mon aile. Au départ, elle était si pure, si belle. Je la voulais, mais je me retenais : je ne lui demandais qu'une chose, qu'elle m'appelle son *sugar daddy*. Je la faisais vivre, je lui donnais toute la drogue qu'elle voulait, même de l'argent de poche pour s'acheter des fringues. Une erreur, une grave erreur. La preuve ? La petite ingrate m'a fait la peau en plus de s'amuser à mutiler mon corps. Ironiquement, elle pourrit maintenant dans mon salon, pas très loin de ma propre enveloppe corporelle meurtrie.

Mon journal me manque. J'ai ce qui semble être toute l'infinité devant moi, mais je ne peux plus tenir ma plume. Elle, elle a barbouillé dans mon journal. S'il fallait qu'elle soit ici avec moi, elle passerait un sacré mauvais quart d'heure...

Oh, un mouvement à l'extérieur de la maison attire mon attention. Que vois-je ? Bianca et Bruno ? Ils ne rentrent jamais à la maison à cette heure, et jamais ensemble ! Que se passe-t-il donc ?

Bianca et Bruno se connaissent à peine, mais assez pour s'être parlé de la mystérieuse disparition de leur vieux grincheux de voisin. Depuis quelques jours, ils ne le voient plus assis sur son balcon à écrire dans son journal.

Ils arrêtent devant la petite maison de cet homme dont ils ne connaissent même pas le nom, mais qui fait partie de leur quotidien depuis des années. Ils ont beau s'étirer le cou pour regarder par les fenêtres, ils ne voient rien. Bianca, un peu plus vieille et assurée que Bruno, fait un pas vers le perron.

– Tu viens, Bruno ? On va aller voir s'il n'a pas fait une chute ou quelque chose.

Sans dire un mot, Bruno lui emboîte le pas. Il est inquiet pour son vieux voisin, qu'il trouve sympathique malgré ses airs bourrus.

La porte non verrouillée s'ouvre en grinçant sur ses gonds. Dans la cuisine, une vision digne d'un film d'horreur les attend.

Puis, il y a ce bruit...

Quatrième partie – *Danielle Aubut*

Je suis là dans l'ombre du recoin de la cuisine à les regarder hurler. Je ne sais pas pourquoi je me dissimule ainsi, puisque me voici invisible à tous depuis des jours. Je suis même en état d'apesanteur, légèrement au-dessus de la scène. Une scène pour le moins burlesque : mon corps tomate rouge laisse entrevoir maintenant des mains et bouts de peau gris pâle cadavériques.

Ça doit puer. Je ne peux plus humer quoi que ce soit, ni la sauce, ni les roses. Cette mort est faite de mille petits deuils qui s'étirent, mille pensées qui s'entrelacent et viennent faire leur cinéma sous mes paupières translucides. Retours surprenants en enfance et désirs désormais hors de portée qui s'éloignent.

Et j'entends le crescendo de leurs voix chevrotantes par-dessus le 33 tours qui hoquète, l'aiguille prise à la fin de l'air du parrain. « *Parla più piano !* Parle plus bas car on pourrait bien nous entendre. » Risible !

C'est presque du domaine de l'absurde tout ça ! Les souris qui couinaient de joie ont été surprises aussi par l'arrivée de Bruno et Bianca. Les bestioles ont dû interrompre le festin qu'elles se faisaient de mes joues à la *tomata* ! Sans doute délicieuses ! Delicatessen ! Je ne

peux pas leur en vouloir. J'ai toujours respecté la loi du plus fort. La loi de la nature. Mais quelle décadence ! Me voici proie ! Une orgie sur la nappe à carreaux de mon plancher !

À travers la moustiquaire de la porte-patio, j'aperçois la berceuse se dandiner mais ce n'est pas moi qui l'active; ce plaisir m'étant désormais refusé, c'est le vent printanier qui souffle son grand nettoyage. Le printemps... Pâques était pourtant à deux pas. Je l'aurai donc manqué cette année. Ma soeur Isabella et les cousines vont revêtir la dentelle noire et deviendront pleureuses, le temps des cérémonies et peut-être un peu plus. Je dois me donner ce crédit. On me craignait, oui, je n'aurais pas gagné un concours de bienveillance malgré mes bonnes œuvres, mais on me respectait. On pouvait compter sur moi. Quelques-unes m'ont aimé. D'autres femmes se sont sauvées par crainte de côtoyer la mort de trop près. Une malédiction ? Pourtant, je le dis sans honte aucune de ma profession, Dieu reconnaîtra son serviteur. Je suis un grand croyant. J'avais mon destin à exécuter, et je l'ai toujours fait proprement, pour la protection des miens et de la clientèle. S'il y a une chose que la vieillesse m'a apprise, c'est la nuance, rien n'est tout blanc, rien n'est tout noir. Chacun son chemin. Tout est écrit ou presque. Je souris au souvenir de mes années à la basilique comme enfant de chœur. Un ange ! Bien tranquille déjà, à faire mes affaires dans mon coin, à observer les règles familiales, et formant mon code d'éthique, sculptant le bien et le mal à ma façon. Et c'est ce qui est demandé à tout un chacun, non ?

La situation présente me laisse perplexe cependant. Pourquoi suis-je encore sur place ? C'est loin du paradis promis. Je n'ai pas de doute de ressusciter à l'exemple de Notre-Seigneur Jesus-Christo mais il semble qu'il y a un retard au programme. Je suis dans un no man's land ni sur terre, ni dans la lumière. Est-ce que j'ai manqué une indication ? Est-ce que je suis dans les limbes terrestres ? Combien de temps dois-je hanter ma maisonnée ? Moi, si propre de ma personne, c'est l'enfer de voir ma dépouille barbouillée se décomposer et être dévorée ainsi.

Bon et voici le petit qui vomit et Bianca qui a la tremblote. Elle s'éloigne vers le salon pour mieux se recomposer tout en tentant de composer le 9-1-1. Je gagerais qu'elle n'arrivera pas à commencer à parler. Certainement pas avec ce qui va lui tomber sous les yeux. Mon ASSASSINE ! Ma meurtrière affalée sur le plancher, le bras perforé par son péché. Aucune manière, décidément !

Cher journal, comme j'ai besoin de te retrouver ! Aujourd'hui j'ai passé la pire journée de mon existence et je ne sais pas comment je me remettrai de ces images qui défilent dans ma tête. Il est très tard, ou plutôt très tôt. J'ai pris une douche bien chaude pour tenter de me désinfecter de ces odeurs nauséabondes et chasser mes pensées récurrentes et les tentations et les désillusions. Je suis complètement gaga. Est-ce que ma vie n'allait pas déjà couci-couça avec ma mise à pied ? Tu le sais toi. Je t'ai cherché tantôt. Je t'avais glissé dans ma valise et j'avais oublié. J'espère que Bruno va bien. Tout une expérience pour lui, en plein cœur d'adolescence. Et c'est pas fini. Oh comme j'espère qu'il ne m'a pas vue faire !

Dernière partie – *Marie-Ève Boyer*

L'enquêteur au dossier se rend au Laboratoire de médecine légale pour l'autopsie de Guiseppe, le tueur à gages le plus prolifique du monde interlope et ce, toutes familles confondues. Les gens le respectaient, par peur sûrement, mais on le respectait. Ses dons aux œuvres de bienfaisance de la ville, les jeunes qu'il tentait de remettre sur le droit chemin malgré son mode de vie, et sa galanterie venant d'un autre temps, en faisait un personnage hors norme.

– Salut, Étienne, lance l'enquêteur au médecin légiste, ça va ?

– Moyen, mais ça va aller. T'es ici pour le tueur à gages ou la junkie ?

– On va commencer par le tueur à gages. C'est triste à dire mais dans son cas, les répercussions seront beaucoup plus grandes et la riposte beaucoup plus importante. On pourrait dire qu'il était le protégé de plusieurs, c'est quand même étonnant ce qui lui est arrivé. Il est important de savoir qui a fait ça, et surtout pourquoi. On n'a pas eu vent d'un contrat sur sa tête, ni d'un contrat qui aurait mal tourné. Ça vient un peu de nulle part, faque j'aimerais ça comprendre.

– Le monde a plus de respect pour rien ni personne aujourd'hui. Ils se croient tout permis. C'est tellement rendu du gros n'importe quoi. Tu devrais le savoir autant que moi. Tu connais les kits de suicide ? On peut acheter ça sur Internet astheure ! Ça fait une couple d'ados qu'on ramène ici... Les fusillades partout, des gens qui attaquent une vendeuse au WalMart parce qu'elle ne leur a pas souri... Tu dois en voir des vertes pis des pas mûres, toi aussi. Les gens sont devenus fous. Les gens...

— Tu penses que je l’sais pas, répond le policier en coupant le légiste qui parle trop à son goût. Alors, ce tueur, t’en penses quoi ?

— J’en pense quoi ? Job d’amateur. Poison commun, job de cochon. Tu as vu : le corps était dans quel état ? Il avait l’air d’un clown. Si je me fie aux journaux, il était toujours bien mis... y doit pas être content de là où il est.

— Bon... Pis à part le linge pis la mise en scène ?

Le téléphone de l’enquêteur sonne au moment où Étienne allait répondre.

— Oui, Steve. OK, j’arrive.

En remettant le téléphone dans sa poche, le policier se tourne vers le médecin. Ce dernier lui dit qu’il lui enverra le rapport d’autopsie préliminaire le plus tôt possible, puis retourne à ses cadavres.

Arrivé au poste, Bastien rejoint immédiatement Steve dans la salle de réunion.

— Bon, qu’est-ce qu’on a trouvé ?

— Des journaux intimes. Celui de la victime et celui de la junkie. Ça serait vite fait, c’est une histoire de bonne femme.

— Un journal intime de tueur à gages ?

— Ben, en fait, c’était plutôt un « black book ». Donc, qui devait de l’argent et le type d’avertissement qu’il lui a donné, le nom et l’endroit.

— Alors on va pouvoir aller rendre visite à ces gens-là pour les avertir qu’ils sont peut-être en danger si un autre lui *shylock* prenait sa *run*, l’interrompt Bastien.

— Là où ça devient intéressant, c’est celui de la fille. Elle décrit le meurtre, le mobile, elle lui en voulait... Apparemment, c’était son « Sugar Daddy ».

— Elle a dû se tanner de jouer à la poupée.

— Peut-être... mais il y a quelque chose de bizarre dans son journal. C’est comme s’il y avait deux personnes complètement différentes qui avaient écrit. Des fois c’est violent, direct et même vulgaire; pis d’autres fois, c’est quasiment une petite ado qui se plaint d’avoir un bouton dans face.

— Ah ouin ? Ben deux personnes ne peuvent pas partager le même journal, c’est clair. Tu penses qu’on devrait voir si elle a des dossiers dans un hôpital psychiatrique quelque part ?

– Oui. En fait, j’ai déjà fait ça. Et oui, elle a déjà fait quelques séjours, mais jamais bien longtemps.

Dubitatif, Bastien s’arrête quelques secondes et dit : « Donc on ne doit pas nécessairement prendre ce qu’elle a écrit pour du *cash*. Donne-moi son journal, on repart du début ».

Après une demi-heure de lecture, Bastien s’exclame : « Je pense que j’ai trouvé de quoi ! Regarde. Ici, elle parle d’une armoire en bois pleine de poudre. Mais on a fouillé la maison de fond en comble et je m’souviens pas pantoute d’avoir vu ça. Rien ne laissait non plus penser qu’on aurait déplacé ou enlevé un gros meuble de même. Donc, est-ce que ça se peut qu’elle parle de quelqu’un d’autre que Giuseppe ? »

Voyant que son patron réfléchit à haute voix, Steve ne lui répond pas. Il est habitué à ses monologues. Cependant, il appelle les agents pour qu’on retourne sur la scène de crime s’assurer qu’il n’y a aucune trace de cette armoire en bois.

La sonnerie du téléphone les fait sursauter. C’est le laboratoire qui leur apporte les résultats de l’analyse de toxicologie. Le légiste avait raison : une job d’amateur. Il y a moins que le quart de la dose létale d’éthylène glycol dans le sang de la victime. Ce n’est pas la cause de la mort...

– OK, Steve. Là, on recommence au début pis c’est vrai...

F I N